

D. LUCAS

Histoires et Légendes



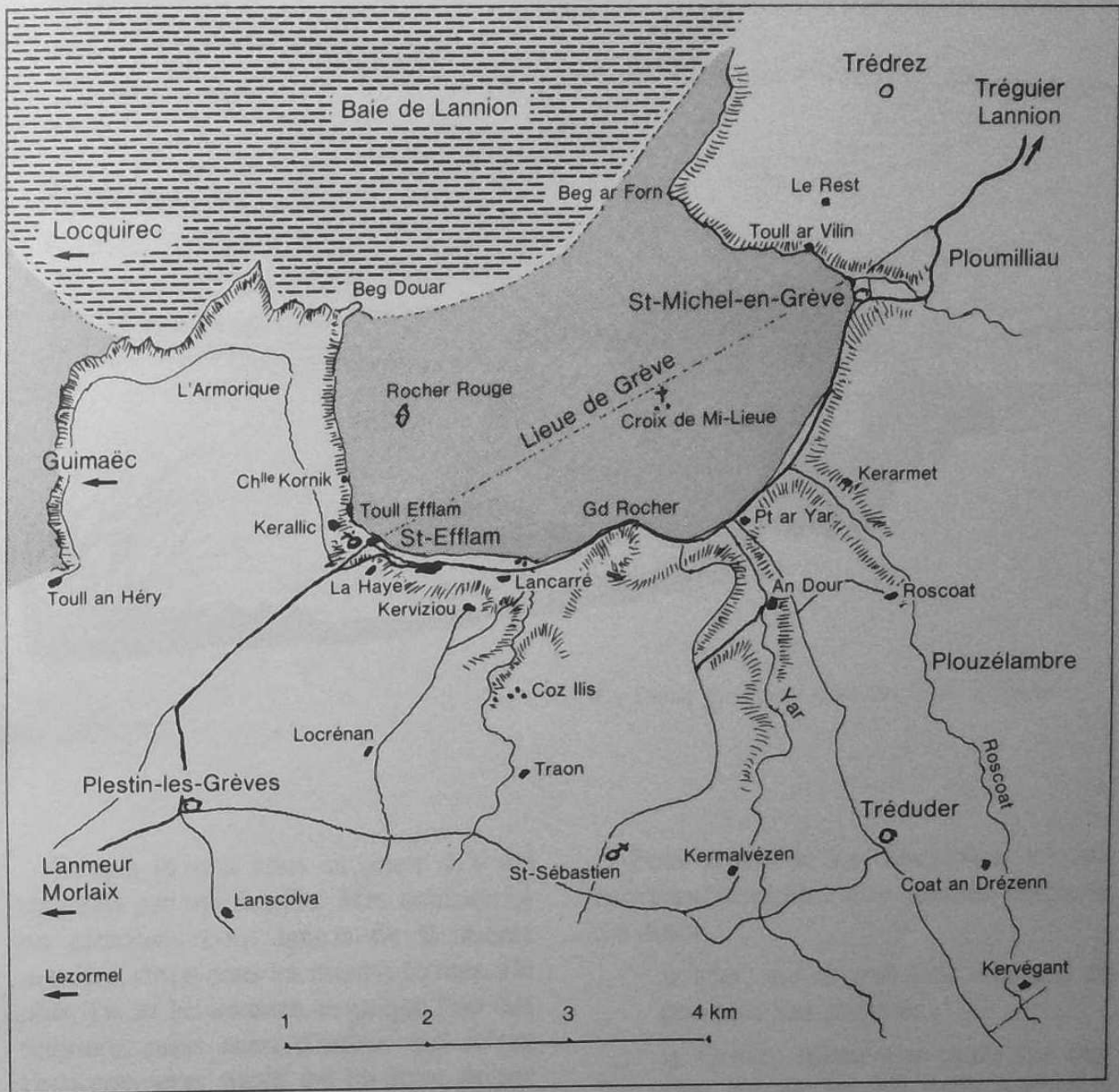
de la
Lieu de Grève

CENTRE CULTUREL DE PLESTIN

Désiré LUCAS

Histoires et Légendes
de la
Lieu de Grève

CENTRE CULTUREL DE PLESTIN



La Lieu de Grève

Sur une lieue de long, une demi-lieue de large à marée basse, une grève enserrée par des falaises couvertes de bois et de landes.



La Lieue de Grève (vue de Toull Efflam)

Ce que je vais vous raconter m'a été transmis par ma famille. Mes compatriotes plestinais l'ont appris de la même manière, sinon dans les mêmes termes. De plus, j'ai lu les auteurs, ceux que l'on cite toujours, mais aussi d'autres qui m'ont beaucoup servi, ayant été ou étant de par ici.

Grâce à eux, vous saurez que sous la **Lieue de Grève** – Al Lew Drez – que connaissent tous les voyageurs, il y en a une autre enfouie dans le sable : un trésor de récits et de chansons où l'histoire et la légende se mêlent intimement, des histoires vraies, pas tout à fait vraies, des histoires incontrôlables où les plus stupéfiantes sont les plus vieilles, si vieilles que nous ne pouvons plus les comprendre.

Pour tenter de les interpréter, je vous renverrai toujours aux mêmes éléments du décor :

la Mer, qui chaque jour accentue un peu plus ses attaques ;

la Grève, découverte entre les marées, qui fut jusqu'à notre époque la seule route entre Saint-Michel et Saint-Efflam, route dangereuse, jalonnée en son milieu – plus près toutefois de Saint-Michel – par une croix de granit. « Kroaz Hanter Lew », la **Croix de Mi-Lieue** ;

et, surgissant au même moment sur ce parcours, le promontoire du **Grand Rocher**, le « Roc'h Karlès », si impressionnant qu'on finit au siècle dernier par en faire le « Roc'h al Laz », la Roche du Meurtre, la Roche du Sacrifice !...

La Mer ! De là sont venus ceux qui, tour à tour, se sont établis dans notre pays : les mangeurs de moules et de berniques outillés de galets ; les dresseurs de menhirs ; les marchands du bronze ; les Gaulois Armoricaïns ; les Bretons...

Ensuite, sur cet horizon, ont croisé les voiles des Saxons, des Vikings, des Hollandais, des Anglais... Aux feux d'alarme les hommes montaient à la mer : Beg Douar eut, semble-t-il, son « mur gaulois » ; Coz Ilis fut un poste romain... Puis il y eut les manoirs : La Haye gardait le ravin de Toull Efflam ; Kerviziou a toujours son portail fortifié ; Le Roscoat surveille sa gorge, Kerarmet en face ; Le Rest, en Trédrez, n'a plus qu'un colombier... Plus tard encore, ce furent les batteries garde-côtes de l'Armorique et de Beg ar Forn dont nos paroisses devaient le service en prévision de descentes anglaises. Et les nôtres aussi sont partis pour des courses lointaines dont ils ne sont pas tous revenus. Tel le Silvestrik de la chanson :

« Entre la chapelle de Saint-Efflam et la colline de Menez Bré ;

« Il y a un jeune capitaine qui lève une armée ;

« J'ai un fils, Silvestrik, qui parle d'y aller aussi... »

Rien ne le retiendra, ni les supplications de son père, ni les chants des jeunes filles lui fredonnant ses couplets préférés. Est-ce que la voix du pays finira par le toucher ? L'une des versions affirme qu'au retour son navire s'écrasa sur la côte : il était plein de morts « nul ne saurait dire depuis combien de temps ».

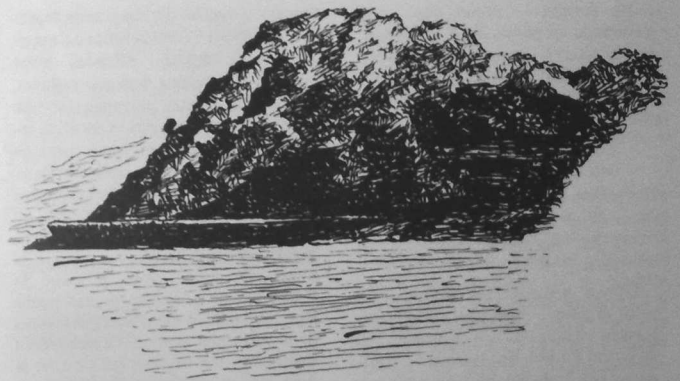
Mer salvatrice aussi, vers laquelle, dans les jours d'oppression, se sont tournés ceux qui aspiraient à la liberté : novices rêvant des îles, contrebandiers du tabac, « bonnets rouges » en rupture de bague, émissaires chouans, passeurs clandestins...

Sous la Révolution, il paraît qu'Yves Penven, pêcheur de Locquirec, ramenait sous sa charge de goémon des barils de poudre transbordés au large ; il échouait le soir sa barque sur la plage ; le chargement était enlevé à l'aube par son père, Efflam Penven, fermier en Ploumilliau ; puis transporté par les charbonniers de Beffou vers les caches royalistes de la Montagne Noire.

Un roman de P. Maël place à la même époque le siège d'une association de pirates au Grand Rocher qu'il appelle Kerret al Laz et dans le titre « La Roche qui tue ».

Le « Mur de l'Atlantique » de la dernière guerre est encore présent dans le paysage sous la forme de blockhaus, entre autres deux abris pour armes lourdes creusés dans les flancs du Grand Rocher. La plage était minée, barrée de chevaux de frise, car le sable dur supporte le poids des engins les plus lourds. Il y eut effectivement un débarquement de barges alliées, d'où les convois se dirigèrent sur Brest assiégé. Les résistants n'étaient pas loin ; plusieurs d'entre eux, que nous connaissons, sont morts en déportation : au hameau de Saint-Sébastien une stèle leur a été élevée ; elle aussi regarde la mer.

Il y a eu dans notre histoire des crises plus terribles encore. A la fin du XVI^e siècle, par exemple, la région fut ravagée par une guerre civile atroce dite **Guerre de la Ligue**, où le motif religieux céda vite la place au pillage général. Plestin tenait pour la Ligue, mais les « Royaux » possédaient garnison aux châteaux de Coatfrec et de Tonquédec, près de Lannion. Naturellement, il prit un jour fantaisie à ces soudards de venir prendre leurs ébats dans notre belle paroisse. La rencontre eut lieu sur la grève. Nos braves miliciens commandés par Jean Adam, sieur de Kermalvézen, ne devaient guère briller dans les



*Le Grand Rocher (vu de Saint-Efflam)
Tel le Sphinx posté sur la route hasardeuse*

jeux de l'arquebuse : sur deux douzaines qu'ils étaient dix-sept restèrent sur la place, des Le Bras, Boubennec, Morvan, Joncour... du même quartier de Saint-Sébastien... « NS Dieu, par sa sainte miséricorde qu'il lui plaise les recevoir et colloquer en son paradis. Amen ». Signé : Efflam Pichic, recteur, à la date du 12 mai 1590 dans le registre paroissial.

Histoire donc vraie. Aussi vrai que Plestin fut mis à feu et à sang, au point que même les plus huppés durent aller mendier leur pain...

Pour en finir avec ces événements meurtriers, laissez-moi vous conter celui-ci, qui s'est passé quelque trente ans après.

A cette époque vivaient dans le pays deux jeunes gentilshommes aussi prompts à jouer de la rapière que leurs contempo-

rains, les bouillants mousquetaires : **Des Tourelles**, héritier de Lezormel en Plestin et Coëtlogon, sieur de **Kervégant** en Plouzélambre. C'étaient deux amis de toujours « sauf pour le vin et les filles », dit la chanson.

Or, Kervégant convoitait l'héritière du manoir de la Rivière, Maner an Dour, ou encore Maner an Aod, manoir de la Grève, logé au fond de la gorge du Yar, juste sous le Grand Rocher. La métairie réaménagée et le moulin ruiné existent encore, cachés dans les frondaisons. Et l'on recrée facilement l'existence paisible du maître de céans – et aussi la pesante solitude de la Belle au bois dormant !

Donc Kervégant pria son ami de lui servir de « Baz Valan », autrement dit de solliciter pour lui la main de la jeune fille. Mais le père repoussa la demande, ajoutant que si le messager l'avait présentée pour lui-même, on l'aurait agréé aussitôt. Et la donzelle qui de sa chambre haute

tendait l'oreille – pensez donc, deux prétendants en puissance le même jour dans ce désert ! – passant en un instant de la désolation au délire, de descendre quatre à quatre l'escalier tournant pour proclamer tout à trac :

« Prenez garde, mon père, à ce que vous avez dit :

« Pour Kervégant je n'en veux pas !

« J'aime mieux Des Tourelles

« Que Kervégant avec tous ses biens !... ».

Celui-ci n'attendit pas davantage : il partit au galop – mais pour s'arrêter avec ses gens, devinez où ?... A ce mauvais coin du Grand Rocher, bien entendu !... Aussi, quand Des Tourelles déboucha à son tour sur la grève, il tomba dans le guet-apens. Provocation, duel ou plutôt assassinat, car il fut frappé par derrière et s'abattit sur la face.

Le seigneur voisin de Locrénan alla porter la nouvelle à Lezormel. Apercevant du monde dans l'avenue la douairière pressait la petite servante, « ar vates vian », de mettre la broche au feu, mais Locrénan la détrompa :

« Le seigneur ne viendra pas souper...

« Car Des Tourelles est mort !...

« Il est dans la Lieue de Grève tombé sur la bouche !... ».

A ces mots, la dame chut trois fois en pâmoison et mourut à la troisième – ou sur le corps de son frère, selon une autre version – (Ici se place la chanson bretonne : Kervegan hag an tourello, F.M. Luzel, Gwerziou Breiz Izel, II, 188).

Chanson ! me direz-vous. Non, histoire véritable enregistrée aux mêmes archives de la paroisse à la date du 7 octobre 1624.

Elle était si belle qu'elle demandait quand même vérification. Or l'abbé Le Guennec s'aperçut que Des Tourelles venait de se marier ! Mais alors... ? que

devenait la rivalité des deux amis auprès de la demoiselle ? La belle histoire finirait en douteuse bagarre... Attendez ! notre érudit se replongeant dans ses archives, voilà qu'il lui découvrit une suite plus belle encore : il trouva qu'après ce meurtre, un François de Kervégant entré dans les ordres – par remords assurément – était devenu prieur de Kernitron (en Lanmeur), puis chanoine à Tréguier. Et Le Guennec de relancer : « Lorsque l'abbé se rendait de sa collégiale à son prieuré, la route qu'il devait suivre (la Lieue de Grève) passait à l'endroit où était tombé Des Tourelles ; et on se figure volontiers (!) le meurtrier repentant s'agenouillant chaque fois sur le sable qui avait bu le sang de sa victime, devant la croix commémorative qui réclamait les prières des passants » (la Croix de Mi-Lieue). Vision splendide, en vérité, du religieux désespéré battant sa coulpe au bord de la mer immense !... Mais qui donc, après cela, a eu la malice d'élever des doutes quant au prénom !... Ainsi le prieur ne serait pas l'amoureux éconduit ? Plus de remords, plus de croix de repentir ?... Amateurs de mélodrames, ne vous lamentez pas ! Car, si ce n'était lui, ce pouvait être son frère – vous comprenez : celui qui frappait par derrière – et qui n'a plus qu'à aller et revenir sur la grève pour confesser son crime ! Version tout aussi dramatique, n'est-il pas vrai ? Toute prête pour une autre chanson, si le cœur vous en dit !

Nous voilà dans l'ambiance. Le temps, remarquez bien, y fait beaucoup. Quand vient le mois de mai, le vent de mer balaie l'espace et ceux de Plufur s'écrient :

« Sant Efflam a neus laket
e vrago glas »

Saint Efflam a mis
son pantalon bleu

Mais après le bel été, tôt ou tard la mauvaise saison ramène avec elle brumes et tempêtes. Pour le voyageur esseulé sur la plage, la **Croix de Mi-Lieue** était alors d'un grand réconfort. Si le flot ne cernait pas sa base, on pouvait passer : « La croix nous voit ! » et on se hâtait. Sinon, nulle assurance, car la haute mer la recouvrait tout entière. Théodore Botrel l'a chantée :

« A Saint-Michel-en-Grève
Dans la Grève il y a
Une croix qui s'y lève
Depuis mille ans déjà
Elle est là qui regarde
La mer en la bravant
Comme un marin de garde
Sur le gaillard d'avant

La singularité de cette présence en pleine grève a naturellement donné naissance à plusieurs interprétations.

Certains y ont vu la christianisation d'un dolmen sur lequel elle serait posée ; d'autres l'indication d'un carrefour de voies romaines ; une croix commémorative, une limite de paroisse, etc... Comme on ne connaît ni l'époque ni le motif de son érection, le plus simple est d'y voir un repère à l'usage des voyageurs sur la ligne droite tirée de la chapelle de Saint-Efflam à l'église de Saint-Michel, repère complété les jours de brume par une cloche dont on voit encore le pilier à Kerallic, la « Noguette de sainte Enora ». Comme quoi, ici plus encore qu'ailleurs, les édifices religieux avaient pour première destination d'assurer la sécurité des passants.

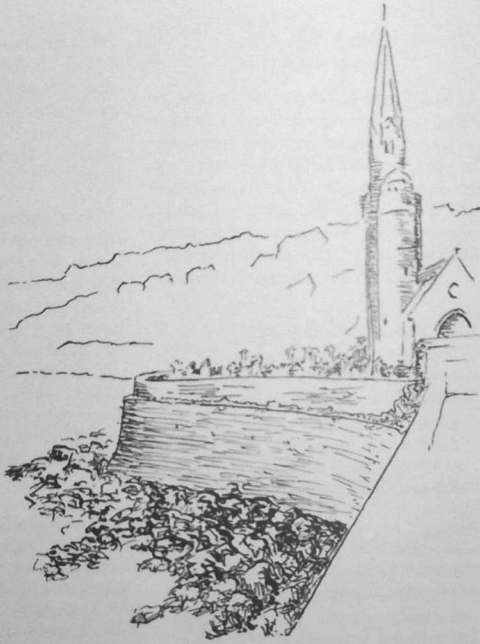
La croix elle-même, dit-on, se déplaçait tous les sept ans de l'épaisseur d'un grain de blé et lorsqu'elle atteindrait l'église de Saint-Michel ce serait la fin du monde.

Elle a été abattue au cours de la dernière guerre, sans doute lors du débarquement allié. Aujourd'hui l'on n'aperçoit plus qu'un tronçon brisé. Croyez-vous que, pour autant, on ait retardé la fatale échéance ? On n'en est plus à égrener le temps !

Notre Centre Culturel a entrepris des recherches pour retrouver le fût et, avec l'appui des pouvoirs publics, espère bien la restaurer ou la remplacer. L'exemple devait être rarissime – et combien émouvant – d'une croix perdue dans la solitude d'une grève, dressée contre la mer. Et puis, vue du cimetière de Saint-Michel, elle perpétuait inconsciemment, sous le signe de l'Archange peseur d'âmes, le mythe ancestral de la grande traversée des trépassés en route vers le couchant.

Il y a aussi le fait que le littoral ne cesse de reculer. Autrefois, la baie était un champ de **dunes**. Aujourd'hui, leurs restes doivent être renforcés par des enrochements. La digue du Grand rocher venait d'être terminée quand, en 1916, il fallut employer les prisonniers allemands pour la reconstruire.

Les cartes marines de l'autre siècle attestent qu'un énorme dos de sable barrait aux cours d'eau l'accès direct à la mer. Le Yar, repoussé contre les falaises de Tréduder, rejoignait le Roscoat, baignait le pied du cimetière de Saint-Michel et, toutes eaux réunies, allait se jeter sous Beg ar Forn. Ce n'est que vers 1834, lorsque commencèrent les grands charrois de sable, que le Yar a forcé l'obstacle et pris ou repris son indépendance en se jetant directement à la mer à hauteur de la Croix de Mi-Lieue. Depuis, l'horizontalité s'est faite totale, au point de créer d'autres problèmes touchant à la sauvegarde du littoral.



Le cimetière marin de Saint-Michel-en-Grève
L'église agenouillée sur son fagot de croix, à l'écoute de la mer

Cet état ancien des choses vous fera mieux comprendre les dangers du passage. Ceux qui venaient de Lannion devaient traverser le gué sous l'église de Saint-Michel. Les attelages triplés, quadruplés, les chariots s'enlisaient quand même jusqu'aux essieux. Et Claude Rannou, le bon aubergiste établi près de la cale, déplorait – supputait ? – le nombre de roues brisées, de chargements perdus, de chevaux achevés. A Saint Michel les invectives, au cabaretier les bolées de cidre...

Les voyageurs qui venaient de Morlaix avaient à s'enquérir à l'avance de l'état de la marée. Pour n'avoir pas tenu compte de l'avis du maître de poste de Plestin, un notaire de La Roche-Derrien se noya en 1812 dans la Lieue, n'ayant pu franchir à temps le fameux gué : on ne retrouva le lendemain que son cheval qui pâturait à Toull ar Vilin, en Trérez. Ceci est noté dans les archives, ainsi que le drame qui suit.

On était en 1815, un dimanche après-midi. La procession des vêpres tournait

dans le cimetière quand on vit une femme inconnue, « supposée mendiante » dit l'acte de décès, venir par la grève et entrer dans le gué alors que le flot le transformait déjà en détroit parcouru par un courant violent. Les gens lui crièrent de rebrousser chemin, en vain – peut-être était-elle sourde, ont pensé les témoins – elle disparut sous leurs yeux, le recteur donnant de là-haut l'absolution in extremis.

Pour les attardés, la seule ressource était de se rabattre en catastrophe sur le sentier serpentant sous les falaises et de franchir les rivières au débouché des bois.

Le passage du Yar était particulièrement craint en dépit de sa croix. On décida d'y construire un pont, mais la mer l'emportait aussitôt. En désespoir de cause, le maçon après consultation de la sorcière du Roscoat, prit une poulette blanche, une poulette qui n'avait pas encore pondu, et la scella vivante dans la pile en récitant.

*Yarik, yarik wen
Aze chomi da viken
Poulette, poulette blanche,
Là tu resteras à jamais.*

Le pont a tenu, puis on l'a changé, la croix a disparu, non la formulette qu'on s'en va répétant, tout en sachant bien qu'ici « Yar » ne désigne pas une poule, mais le cours d'eau.

**

C'est qu'à ces points hasardeux le danger redoublait. Aux périls de la mer s'ajoutait le risque de fâcheuses rencontres. Et pour commencer ces histoires de voleurs, restons à ce gué du Yar déjà fatal à Des Tourelles.

Pour marquer l'endroit du passage, il y avait un poteau de bois. Vous vous doutez bien que les doigts se crispèrent sur les gâchettes à la vue de cette silhouette immobile dans le noir ou la brume. Les coups partaient et redoublaient – et le joyeux Rannou de se représenter les poltrons agenouillés suppliant... la borne imperturbable. Déchiquetée, pitoyable, tellement criblée de plombs qu'une tête d'épingle n'y aurait pas tenu, elle y était encore en 1825. C'était aussi l'époque où l'achèvement de la route actuelle mettait fin au règne des brigands rançonneurs de la Lieue.

Il en venait de loin à la saison des foires, entre autres des marchands de chevaux des Monts d'Arrée, plus larrons que maquignons, redoutés jusque dans les auberges de ma jeunesse. Mais on peut aussi se convaincre que la population du cru fournissait assez de particuliers, garçons irréprochables au grand jour, méchants drôles le soir venu, pour entretenir et exploiter parmi les passants une frayeur profitable. L'histoire suivante en apporte l'illustration aux environs de 1720.

C'était un jeune négociant de Rennes qui, après avoir traversé la Lieue de Grève, se flattait d'arriver sans encombre à Morlaix quand, à la nuit tombante, il se fit dévaliser par deux solides gaillards dans le raidillon de Toull Efflam. Il finissait de narrer sa mésaventure aux hôtes d'un manoir voisin lorsque entrèrent dans la grand'salle les deux fils de la maison. Le voyageur de reconnaître ses agresseurs, eux leur victime. Dans la nuit, ils décidèrent donc de supprimer ce témoin gênant. Mais leur sœur avait deviné leur complot – Ah ! Que les filles de Plestin ont donc l'oreille fine ! – Accompagnée de la petite servante (pudeur oblige !) elle alla trouver le bel étranger dans sa chambre, descendit

avec lui sur la pointe des pieds l'escalier de la tourelle et le cacha en lieu sûr. L'histoire finit comme un conte : les mauvais garçons furent punis, le galant épousa la mignonne, et ils eurent beaucoup de descendants... Histoire vraie ? L'un d'eux tenait un riche café Place Sainte-Anne à Rennes en 1832.

Autre histoire racontée à Anatole Le Braz par une vieille femme de Ploumilliau.

Un marchand de porcs de Tréduder avait reçu en cadeau, à la foire de Lannion, un « penn-baz », le bâton ferré des paysans bretons. Ce maudit gourdin faillit le jour même lui coûter la vie, car il se prit dans ses jambes et le renversa sur le pavé. Et les ennuis continuèrent, au point qu'il le suspendit dans sa cheminée. Le temps avait passé quand il reçut la visite d'un collègue de l'Armorique. Il faisait froid, aussi s'installèrent-ils au foyer. Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment précis où ils s'asseyaient le « penn-baz » tomba à leurs pieds. Le visiteur avait bondi : « Damnet ! ». Ce bâton était celui que son père portait le jour où il eut la tête fracassée dans la Lieue de Grève. Or, le « penn-baz » avait disparu : c'était l'arme du crime, l'arme souillée qui depuis appelait inlassablement à la vengeance ! Il fut facile de remonter jusqu'au criminel : c'était un voisin de Toull an Héry. Confondu, il mourra aux galères.

Le dernier des bandits de la Lieue fut « Yann ar Moc'h », Jean des Cochons, tueur de porcs de son état. En réalité, Jean Marec, valet au Traon, une ferme du vallon de Lancarré près du Grand Rocher. Il n'avait donc qu'à descendre la pente avec son grand couteau pour tomber à point nommé sur les pauvres commerçants cheminant sur le sable, la peur au ventre, la sacoche par-dessus. S'ils venaient de

Lannion, ils avaient trouvé au gué de Saint-Michel un bâton portant une toque de peau, un autre à hauteur de la Croix de Mi-Lieue, un troisième dans la montée de Toull-Efflam. S'ils étaient raisonnables, ils recevaient en guise de passeport un canif, une pipe, une blague en vessie de porc... et ça trottait ! Mais s'ils n'avaient pas voulu comprendre, un coup de sifflet alertait la bande, ils se trouvaient entourés de chiens féroces, dépouillés, saignés, et même salés. Les cadavres enfouis dans la grève, la mer effaçait toute trace. Et Yann avait raison de dire que son cimetière était le mieux soigné de tous.

Les avis diffèrent sur les circonstances de son arrestation. Peut-être fut-il victime d'un règlement de comptes. Selon d'autres, il venait d'assassiner un marchand de toile et de le planter quelque part du côté de la Croix. Seulement, ce marchand avait un chien qui finit par retrouver sa piste, déterra le cadavre, enfin reconnu l'odeur du sang sur la veste de Yann qui fut donc arrêté.

Tout le monde par ici a entendu l'histoire de cet homme. Et même on se fait un peu gloire d'assurer que le grand-père ou l'arrière grand-père l'avait personnellement connu. Finalement, le menu peuple n'attachait pas tellement d'importance à ces accidents qui concernaient plutôt les étrangers. Il ne s'attaquait jamais aux femmes en mémoire d'une promise morte de chagrin – ni aux bonnes sœurs (pourquoi, mon Dieu ?) – ni aux joueurs de biniou, joyeux noctambules, l'outre pleine de vin et la tête de chansons !...

Yann sauva la sienne. Vers 1840, il purgeait sa peine au bagne. C'est ce qu'Yves Cotty, maire de Plestin, apprenait à Claude Rannou, alors qu'ils péchaient ensemble le saumon du Yar sur la Lieue de Grève.



La Croix de Mi-Lieue
Trotte, petit bonhomme, la Croix te voit !

Un siècle auparavant « **Potr Coadalen** » avait terrorisé le même territoire. Cet homme cruel écorcha vif un capucin pour le seul plaisir, paraît-il, de porter sa robe et sa barbe. Ainsi déguisé, il se divertit à voler sa propre marraine. La malheureuse venait de Tréduder à Plestin porter le prix de son fermage. Arrivée à la Lieue de Grève, elle eut l'imprudence d'accepter la compagnie de ce faux moine pour franchir le passage périlleux. Elle eut surtout le tort de lui confier que, par défiance de son vilain filleul, elle avait caché l'argent dans le fond de sa coiffe. Vous pensez bien que l'infortunée n'eut, ce jour-là, qu'à rentrer chez elle se recoiffer.

On cite aussi de lui ce trait de malice posthume, vraiment impardonnable. Trois voyageurs s'esclaffaient sous le corps qui brandillait à la brise.

« Mais, c'est le gars Coadalen ! Le brigand, il n'a que ce qu'il mérite ! »

Et d'aller... L'un d'eux s'étant arrêté près de là – sauf votre respect – pour se soulager : « Viens-tu ? » crièrent les autres. Et la réponse claqua : « Ya ! » (oui) si sèche et si dure qu'ils en moururent de saisissement : c'était la voix de Coadalen !...

Qu'est-ce qu'on ne fait pas dire ! F. Le Lay, de Locquirec, dans son excellent roman en langue bretonne « Bilzig » consacre un chapitre à la Lieue de grève, où le gars Coadalen devient M. de Coatanlem, maître-voleur. Les conteurs de veillée n'hésitaient pas à changer les noms pour ceux de grandes familles connues de leur public. Le mot de passe était ici un produit curieux. A l'ordre des voleurs « tevel » (se taire) il fallait répondre « hag ober » (et faire), c'est-à-dire trotter ! Eh bien ! Ils utilisaient là une devise seigneuriale, non celle des Coatanlem, mais celle des Kerret, de Saint-Michel

et environs : « Ober hag tevel » (faire et se taire), noble maxime. Mais comment se fait-il qu'on la trouve, brisée et retournée, dans la bouche d'individus qui semblent en jouer par dérision ? Gardaient-ils une dent contre ce Kerret qui patrouillait sur le champ de leurs exploits en tant que capitaine de Ploumilliau à l'époque alors récente de la « Révolte des Bonnets Rouges », une révolte marquée dans le secteur de Plestin par de graves incidents ?

La plus célèbre de ces histoires ; la plus ancienne aussi, celle de « **Marc'harit Charlès** », est parvenue jusqu'à nous sous la forme d'une chanson à plusieurs variantes que F.M. Luzel a particulièrement étudiées.

Marguerite Charlès, chef de bande sur la Lieue de Grève, avait son repaire dans les bois de « Coat an Drezenn », sur les bords du Roscoat, côté Tréduder. Elle y avait amassé, disait-elle, en deux caches profondes, six pieds d'argent blanc et six pieds d'or brillant. Quand du haut, des falaises elle sifflait à tue-tête dans son sifflet d'argent doré l'épouvante frappait toute la baie.

Le plus connu de ses acolytes s'appelait Erwoanik Rannou (rien à voir avec le brave homme de Saint-Michel), « Rannou le Grand Forban », un déserteur d'une force exceptionnelle.

Marguerite, d'après les chansonniers, était un vrai démon. Pour entrer dans la bande, il fallait boire une pinte de sang humain ! Elle avait tué père et mère ! Jeté son jeune enfant au feu ! Occis tant et tant d'innocents, y compris des femmes enceintes, que lorsqu'elle monta au gibet de Morlaix elle put se vanter d'avoir entassé plus de têtes dans son charnier qu'il n'y en avait dans l'ossuaire de la ville !

Parmi les récits de sa capture je retiens celui-ci : M. de Keranglas passait un jour

dans les bois de « Coat an Drezenn ». A peine avait-il recommandé à son petit page de ne pas faire de bruit – car si la « Charlézenn » les entendait, autant dire, ils étaient morts ! – qu'ils se trouvèrent devant elle :

« Seigneur de Keranglas, dites-moi, où allez-vous ? D'où venez-vous ? Où êtes-vous en espérance d'aller ? »

Alors usant d'un stratagème, le gentil-homme répondit :

« J'ai trouvé un parrain pour mon enfant nouveau-né, ce sera le roi d'Espagne. Vous seriez la marraine si vous y consentiez ! »

Elle avait beau être bien plus riche et plus puissante que le roi d'Espagne, la jeune roturière se laissa séduire par les honneurs qui lui étaient proposés. Elle mit son pied sur celui du seigneur pour sauter en croupe, entra dans la cour du manoir, grimpa à l'étage, demanda qu'on la servît, qu'on lui offrit un siège, une serviette pour s'essuyer !... Mais la petite servante, « ar vates vian », lui rabattit vertement le caquet. Alors, comprenant qu'elle était tombée dans un piège, la « Charlézenn » se précipita dans l'escalier en vis de la tourelle, mais un archer l'attendait en bas qui lui enleva le coutelas caché sous son cotillon et le fameux sifflet qu'elle portait à son cou. C'est par là aussi qu'elle fut pendue. Rannou et les autres subirent le même sort peu après. (Ici se place la chanson bretonne : « La Charlézenn », F.M. Luzel, Gwerziou Breiz-Izel, II, 75).

Le sifflet infernal n'a pas fini de hanter la région, à preuve ce dicton recueilli près de Tréguier qui veut qu'il n'est pas bon que les filles sifflent la nuit : elles font pleurer la Vierge :

*« Ne ket eur zeblant vad
Klevet ar merch'ed o c'huitellad ;
Gwech all amzer ar Charlézenn
A c'houtelle d'ar volerien ».*

(Il n'est pas bien/D'entendre siffler les filles ;/ Autrefois la Charlézenn/Sifflait pour appeler les voleurs).

Qu'y a-t-il de vrai à l'origine de ce roman ? On admet que les chants populaires ont leur source dans un événement réel – et peuvent lui être fidèles au point de contenir des précisions que les archives ne livrent qu'après de longues recherches –. Le cas de la « Charlézenn » est plus difficile à apprécier car ce personnage n'est connu que de la tradition orale. La référence aux Espagnols situerait la vie de cette femme au temps des soudards de la Ligue. Les noms de Charlès, de Rannou, les noms de lieux existent toujours, mais ce ne sont pas là preuves suffisantes, les conteurs n'étant jamais à court sur ce point.

En tout cas pour **Rannou**, son compagnon, la plus grande prudence s'impose. Avant lui, un autre Rannou, en vrai seigneur de Tréléver en Guimaec, était aussi devenu un colosse, une sorte de Gargantua, un Obélix, dirions-nous aujourd'hui, qui dans ses énormes colères parsemait de menhirs les campagnes de Locquirec et de Plestin... Alors ?

Alors, voici qui m'intéresse ! Car avec Gargantua et autres Hercules, nous rejoignons le folklore universel dans ce qu'il a de plus surprenant : figurez-vous que les spécialistes croient reconnaître dans ces géants, les derniers avatars des dieux solaires ! Alors, là, finis les anecdotes et les faits-divers, nous abordons les croyances, nous plongeons dans les temps fabuleux. Et aussitôt, bien sûr, le ton change.

**

La ferveur populaire s'est regroupée dans la Lieue de Grève autour de Saint Eflam.

Un saint renommé, qui a une histoire, tels les plus grands, Samson, Pol, Malo, Tugdual... vous la trouverez parmi les « Vies des Saints de la Bretagne Armorique » du père Albert Le Grand, de Morlaix, 1636. Elle est en réalité la traduction d'une « Vie latine » qu'il consultait à l'évêché de Tréguier et dont il reste la copie ; cette « Vie latine » est le plus vieux document qui nous soit parvenu concernant le saint. Les hagiographes le datent de la fin du XIV^e-début du XV^e siècle : il y a six siècles de cela, mais ce qui est quand même tardif par rapport à la venue de saint Eflam, neuf siècles auparavant.

Or, cette légende est d'une richesse, d'une précision, d'une jeunesse remarquables. Et pourquoi cette fraîcheur qui plaisait tant au père Albert ? Parce que, de toute évidence, elle a été recueillie sur place par les clercs plestinais eux-mêmes, qui n'étaient pas à mésestimer : plusieurs d'entre eux devinrent évêques de Tréguier, et même plus — légende qu'ils rédigerent sous la dictée, pourrait-on dire, des gens du peuple qui l'avaient conservée, choyée au cours des siècles. A coup sûr, le plus beau de leurs récits de veillée.

Cette tradition orale a continué de vivre en marge du texte, toujours débordante, foisonnante. C'est une « légende dorée » que les chercheurs modernes ont encore entendue. Je l'ai retrouvée dans le « Barzas Breiz » de la Villemarqué, chez Luzel, Le Braz, Largillière... Et le mieux est que je la résume telle qu'ils l'ont consignée.

Vous saurez donc qu'Eflam, jeune prince irlandais, abandonnant la dolente Enora au soir de leurs noces, se jeta dans une barque pour suivre sa vocation religieuse. Comme il prenait pied sur la

Lieue de Grève (là, peut-être, où sera levée la Croix de Mi-Lieue), il se trouva le témoin d'un combat incroyable (il y a tout de même quelque quinze cents ans de cela !). La Lieue était alors rançonnée (déjà !) par une Bête effrayante. Ce « Sarpant », ou dragon, se faisait livrer la veille de Noël des victimes de sang royal, à la tombée de la nuit au pied du « Roc'h al Laz ». Aussi rien d'étonnant à ce qu'il ait attiré le plus brillant des chasseurs de primes de l'époque, le grand exterminateur de monstres, le roi Arthur en personne. Mais cette fois l'illustre vedette tombait sur un adversaire coriace ! Il avait beau s'évertuer, il n'en arrivait pas à bout ! Bref, au soir du troisième jour, il était mort de soif, K.O. debout, quand Eflam est arrivé. Et celui-ci par sa simple apparition dompta la Bête, la mena jusqu'à la mer où il la noya. Après quoi, le saint homme remonta avec ses compagnons vers l'intérieur, en chantant. Rassurez-vous : il n'est asile qui ne se surprenne, la subtile Enora saura bien l'y rejoindre !

Ceci est un résumé. Mais voici dans le paysage les détails que seuls pouvaient montrer des familiers des lieux. Voici la source de Toull Eflam dont le saint abreuva le pauvre Arthur. Voici la traînée laissée par l'animal sur la grève. Et, tout au bout, le Rocher Rouge d'où il fut précipité. Et maintenant, regardez bien ce rocher : à demi ensablée, c'est la dépouille du Dragon ; sa tête presque décollée, son dos rugueux et sa longue queue. Albert Le Grand cite une grotte où l'animal se logeait à reculons pour dérouter ses ennemis : « Chapel Kornik », la chapelle du Diable (Kornek), qui existe toujours. Ouais ! elle n'a qu'un mètre d'ouverture, autant de profondeur ? d'accord, le vrai repaire est là-bas : le Grand Rocher ! Avec sa tête dressée, ses écailles luisantes, son échine sortant des bois, c'est encore le dragon, mais vivant, gigantesque !



Le Grand Rocher et le Rocher Rouge
(vus de l'Armorique)
Le dragon menaçant, le dragon vaincu, rouge de sang et de fureur

C'est là, d'ailleurs, que place le combat le « Barzas Breiz », recueil de traditions prétendues plus anciennes. C'est là également que la croyance populaire persiste à placer l'oratoire du saint, « à l'abri derrière le Grand Rocher », à Coz Iliis, la Vieille Eglise. C'est là finalement que je demeurerai aussi, à cause de la majesté du cadre.

C'est que la scène est fantastique ; je n'en connais aucune aussi grandiose. Il s'agit d'un combat entre trois champions — le Monstre, le Héros, le Saint — qui symbolisent les trois étapes de notre histoire religieuse : le Dragon, les cultes élémentaires ; Arthur, le paganisme ; Eflam, le christianisme.

Le Dragon ? On a pu en rire, il n'y a jamais eu de dragon. Bien sûr, c'est une allégorie que l'on comprend mal parce que ce monstre est plus que vieux. Il rassemble dans son corps disgracieux tout ce qui

surnageait des croyances primitives. A mesure qu'elles étaient délaissées pour les religions païennes plus élaborées, elles prenaient figure de puissances réprouvées, reléguées dans les profondeurs des ténèbres. Les Grecs de l'Antiquité les appelaient Titans, et racontaient qu'ils tentèrent une dernière fois de reconquérir le monde, entassant grands rochers sur grands rochers, mais qu'ils furent finalement écrasés sous les pierres de l'Olympe. Et encore, Hercule s'étendit à assommer à coups de massue ceux qui de partout ressortaient. Les Bretons de l'époque avaient des légendes semblables que le Grand Rocher a sans doute attirées.

Ce sont les dernières représentations de ces monstres que nous retrouvons encore dans nos histoires de géants, de farfadets, de fées et de sirènes... Et la Lieue de Grève en a. Luzel place une sirène juste au pied du « Roc'h al Laz ». Le géant Rannou avait une force herculéenne, nous l'avons dit, mais toutefois imparfaite, ce

qu'explique la légende suivante : la mère de Rannou ayant remis à l'eau une sirène échouée sur la plage, celle-ci la remercia en lui faisant présent d'une conque pleine d'un certain lait à faire boire à son fils jusqu'à la dernière goutte. Mais la mère crut bon d'éprouver le breuvage sur un chat (qu'il fallut enchaîner au Rocher !) Quant à Rannou, d'abord d'une taille et d'une force démesurées, il vieillit avant l'âge.

La baie possède aussi ses nains, dont certains sont devenus méchants, par exemple les « Kornandoned », lutins noirs, voleurs d'enfants qui nichent dans une grotte sous Beg ar Forn, etc, etc.

Mais le dragon était d'une autre trempe que ces descendants dégénérés. Sa nature, en effet (comme son corps) est extrêmement ambiguë. Son prestige s'est prolongé tout au long du Moyen-Age. Le christianisme l'a admis dans l'imagerie romane et gothique. On le trouve aux points cruciaux des édifices dont il assure la solidité, voussures, chapiteaux, arêtes des toits, poutres de gloire ; il veille de même sur les écus des chevaliers, les proues des navires. Il est dans la Lieue de Grève en tant que gardien d'un enclos sacré, défenseur d'un site vénéré. Il est le génie du Grand Rocher, l'Esprit de la pierre.

Arthur ! la pièce la plus étonnante de notre légende, car dans les cas analogues, les autres saints se débarrassent seuls de leur dragon. Aussi, les hagiographes s'en sont cruellement moqués. Passe encore le monstre dont on perçoit le symbole, mais ce héros de roman !

En réalité, là aussi une allégorie est dissimulée, celle des dieux païens, les dieux de l'Olympe, dieux de lumière, Jupiter, Mars, etc... et leurs équivalents gaulois, Taranis, Teutatès, Bel et leur suite, servis par les druides. Les Bretons

avaient les leurs et, parmi eux, Arthur, l'Hercule celtique. Arthur que les bardes célébraient « la face rayonnante dans la mêlée », héros au casque d'or sommé d'un dragon de feu – un dragon ! – fils d'Uther, dieu de la guerre, Uther Pendragon – tête de dragon !

Au Moyen-Age, c'est vrai, la littérature française des « Romans de la Table Ronde » s'empara de lui et, n'ayant plus la puissance de la tradition épique, en fit le modèle des chevaliers courtois. De temps en temps seulement, on retrouvait chez lui l'ancien massacreur de monstres, par exemple, lors de son combat sur le Mont Saint-Michel contre un géant à peau de serpent. Le Grand Rocher devait entretenir des récits du même genre, trop ancrés dans la pierre pour être passés sous silence. Arthur était suffisamment christianisé pour qu'on puisse l'utiliser sans crainte : il apportait à Saint-Efflam le lustre d'une alliance glorieuse ; mieux, au dénouement, l'occasion d'une comparaison flatteuse.

La tradition païenne, bien que masquée, persistera dans certains détails. Par exemple, dans le « Barzas Breiz », le rôle d'Efflam se limite au miracle de la source, c'est Arthur désaltéré qui tue le dragon. Et dans la « Vie latine » est-ce simple étourderie si le bon chevalier à l'épée célèbre, combat à la massue, vêtu d'une peau de lion... c'est-à-dire, en Hercule ?

Est-ce également un écho de cette période qui se retrouve dans le propos d'Y. Cotty quand il affirme qu'un « couvent druidique » exista « auprès de l'un des mamelons de Roc'h al Laz » – expression qui malheureusement ne correspond guère à la topographie du rocher ! On a mentionné, à la même époque, la destruction quelque part à la base du roc, d'un « cimetière gaulois » où « de nombreux petits cercles de pierres s'enlaçaient comme les anneaux d'une chaîne »...



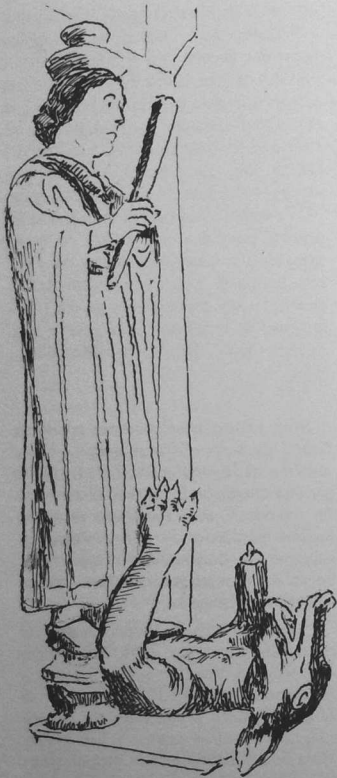
Saint Michel (Eglise de Saint-Michel-en-Grève)
XVI^e siècle ?
Relégué au Bout de la Grève, on l'a mis
derrière la porte

L'impression que j'en garde est que cet éperon farouche a dû aux temps païens fixer un sanctuaire voué à la protection des voyageurs. Un autel rustique avec l'image, par exemple, d'un cavalier divin piétinant un monstre, tel qu'on peut en voir sur les monnaies armoricaines ; ou, en sculpture,

ce groupe de Plouaret appelé le « Cavalier à l'Anguipède », cavalier dont L. Pape pense que le culte s'est prolongé au début du Moyen-Age. Avec aussi des tombes serrées à la pointe du promontoire, vigie des défunts assistant au passage. Pas de stèle comme celle relevée ailleurs par P. Gallou avec l'inscription amicale : *Ave viator – Vale viator*. « Bonjour, voyageur – Va en paix, voyageur ». Nos morts ne savaient pas écrire, surtout pas en latin ; mais le salut était quand même entendu, plus discret et moins assuré sans doute, ainsi qu'il est toujours d'usage dans nos formules de rencontre : « *An ! Ver é vont ive ? – Alors ! On est en train d'aller... aussi ?* ».

Saint Efflam n'est donc pas arrivé au Grand Rocher trois jours après Arthur, mais des siècles. D'ailleurs, il n'y fut pas le premier champion du christianisme ; il y fut précédé – et la succession est d'une logique exemplaire – par le vainqueur suprême du dragon, dont l'épée flamboyante « illumine les sommets... **Saint-Michel l'Archange !** ».

Par chance la charte le concernant a été conservée jusqu'à nos jours. Elle déclare – tenez-vous bien ! – qu'en 1086 (il y a exactement neuf siècles !) l'évêque de Tréguier donnait le Roc'h Karlès – écrit « Hyrglas » dans le texte – à l'abbaye du Mont Saint-Michel alors en pleine expansion. Et, de fait, la parenté de l'envahissante métropole et de notre baie apparaît dès lors comme une évidence : similitude de cadre, de rocs battus des flots avec routes de pèlerinages, croix des grèves, cloches de brume, grottes et sources providentielles –, dans les légendes, la même référence à Arthur et à son combat contre un dragon à peau de serpent – et la persistance chez nous du même patronage à l'extrémité de la plage, à Locmikel en Haye, Saint-Michel en Grève...



Saint Efflam (Eglise de Plestin), XVII^e siècle
Le saint en sabots et chapeau rond. Sceptre ou penn-baz ? Ou la massue d'Hercule !

Nulle mention par contre de saint Efflam. Mais voici qu'interviennent les événements locaux. La donation de l'évê-

ché de Tréguier provoqua la protestation du clergé paroissial frappé dans ses recettes. Les moines du prieuré que l'abbaye avait établi sur les lieux ne se gênaient pas, en effet, pour prélever la dime bien au-delà du Roc sur les quartiers de La Haye, de l'Armorique et de Saint-Sébastien. Le temps et la politique jouant contre l'abbaye normande puis française, une transaction de 1261 ne laissa plus aux moines que les pierres du rocher et la chapelle voisine de Lancarré. C'était encore trop puisque la Cour ducale enregistra une dernière contestation en 1432 : quatre siècles de batailles judiciaires bien dignes de l'obstination nationale, dont nos clercs plestinais sortirent finalement vainqueurs.

Quant au prieuré de « l'Hyrglas », l'abbaye déclinante ne savait même plus où il se trouvait, en Trégor ou en Cornouaille. Et nous pas davantage : il ne semble pas qu'on puisse l'identifier à la chapelle de Notre-Dame de Lancarré, notée à part. Il faut croire qu'il n'était pas à Penn Aod, « le Bout de la Grève », qui devint effectivement prieuré sous le nom de Saint-Michel-en-Grève, mais ne figure pas aux possessions de l'abbaye. Alors, il devait être au Grand Rocher même, sur les vestiges des enclos barbares qu'il avait coiffés. Seulement, c'est à peine si surnageait encore dans la mémoire populaire un souvenir flottant qu'Yves Cotty rapportait sous l'expression du « couvent gaulois ».

Curieux effet des vicissitudes historiques sur le plan des légendes : la réaction ecclésiastique et féodale bretonne s'est inscrite dans la « Vie latine » contemporaine, à partir du bastion de La Haye, au profit de saint Efflam, un saint bien de chez nous, même irlandais, fleurant bon le genêt et le goémon vert, partageant avec le brave Arthur, son aîné et néanmoins cousin à la mode de Bretagne, les exploits et les prodiges de l'Aventure celtique.

Voilà comment enfin Efflam, dans l'imagination populaire a pris la stature de ceux qu'il remplaçait. La carrure d'un géant qui de son bourdon frappe trois fois le rocher à sa tête pour en extraire les rites du paganisme.

Albert Le Grand dit qu'il lui suffit d'ordonner pour que le Serpent se jette à l'eau. Mais la tradition orale, plus près de la mentalité primitive, savait qu'un dragon ne se noie pas, qu'il fallait plutôt l'entraver dans sa captivité. Et quelle astuce trouva le saint pour y parvenir ?

« La bête furieuse demandait
Au prince Efflam ce jour-là :
O, prince Efflam, dites-moi,
Que me donnerez-vous pour me distraire ?

— Une « musique » j'ai dans ma poche
Que je te donnerai pour te distraire.
Tu sonneras avec trois fois par jour,
La nuit, le matin, à midi »

Une « musique », « Eur sonneres » : une guimbarde ? Une flûte ? Le pipeau... d'un magicien ! Depuis, la brute ensorcelée par la mélodie irlandaise est emprisonnée là : elle est « Kelc'hiet », c'est-à-dire, prise dans un cercle enchanté — trois fois par jour ! Et comme Efflam et son épouse retrouvée décidèrent de chanter cantiques aux mêmes heures, on ne voit pas bien sur quelles ondes le démon enjôleur aurait pu exercer ses talents.

On a, après cela, attribué à saint Efflam des dons de divination, comme aux druides. Sa fontaine, par l'intermédiaire de morceaux de pain, rend des oracles, découvre ce qui est perdu, dévoile l'avenir. Viennent discrètement l'interroger : les filles en mal de mariage, les conscrits en espoir de réforme, les marins en crainte de naufrage et (s'il s'en trouve) les maris en doute d'honneur.

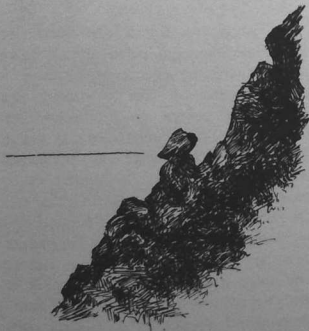


La fontaine de Saint-Efflam, XVII^e siècle
La source exorcisée où Arthur vint puiser le pouvoir de vaincre

Sa compagne Enora, est aussi une figure attachante qui mériterait plus qu'un temps d'arrêt. La légende de son mari l'a confinée dans un rôle secondaire. En réalité, elle rejoint en profondeur des thèmes bien plus archaïques : la vierge sacrifiée sur le rivage, la navigation cosmique, le retour à la lumière de ce monde au Yaudet, site antique s'il en fut. On a l'impression d'une personnalité raccordée à celle du saint pour des raisons de voisinage. Elle était, peut-être, comme une autre Brigitte, la déesse-mère de la source miraculeuse qui a fait d'elle l'humble patronne des nourrices. Ailleurs, sous des noms changeants — Honorée, Azénor... — elle connaît d'autres aventures mystérieuses.

Enfin faut-il évoquer l'énigme du personnage primordial de la légende, saint **Gestin**, le patron de Plestin, le patriarche qui céda sa cellule au jeune arrivant – là encore se devinent d'obscures rivalités féodales – pour se retirer vers Lanscolva sur une position dominante à allure de retranchement préhistorique, dans un bois sacré où, au temps de la « Vie Latine », « personne n'ose encore ramasser les branchages qui pourrissent sur le sol ni briser ou couper aucun tronc d'arbre ».

En somme, cette légende d'Efflam a rassemblé dans un flot unique la réflexion mystique d'un peuple charriant dans sa mémoire des croyances de tous âges. En cela Efflam s'apparente aux autres saints bretons des montagnes et des rochers, Ronan, Hervé... rudes thaumaturges qui maîtrisaient les éléments, plus ou moins identifiés par les gens aux grandes pierres qu'ils ont exorcisées. Ce bloc resté en équilibre sur le flanc du Roc'h Karlès pourrait être l'image de l'ermite encapuchonné dialoguant avec la mer.



Au flanc du Grand Rocher
L'ermite encapuchonné dialoguant avec la mer

Au fait, le dragon est-il bien muselé ? Eh bien ! écoutez ce propos rapporté l'an dernier du pays de Tréguier par M. Giraudon, chercheur passionné à qui je dois le plus original de cette causerie. Donc, la mère d'Efflam, une sorcière géante (!) « An hini goz », la Vieille, épierait son champ quand un passant lui dit :

« O mab a n'eus lonket eur vag »
Votre fils a avalé un bateau !

De saisissement elle s'écria :

« Ma Doue, ce n'est pas possible ! »

Et elle laissa tomber la charge de pierres qu'elle portait dans son tablier : le Grand Rocher ! dénommé en conséquence « Barlennad veign an hini goz » (La « tablière » de pierres de la Vieille). Comme si le dragon avait assimilé le saint !... Retour aberrant du monstre !

**

Je ne ferais pas le tour complet du Grand Rocher, « Roc'h ar Strobinel », la roche du sortilège, si je ne vous disais quelques mots d'un dernier personnage qui nous renvoie encore une fois au temps héroïque et sombre d'Arthur et des païens bretons. C'est un sorcier, l'équivalent bas breton de Merlin l'Enchanteur, mais en plus sauvage. Le dernier des druides d'Armorique exaspéré par la conquête romaine et l'apparition du christianisme : il s'agit de **Gwenc'hlan** !

Oh ! Me direz-vous, il est reconnu que Gwenc'hlan habitait le Ménez Bré qui fut aussi son tombeau ! Pourtant il s'est trouvé des partisans d'un rocher sur la côte « entre Roc'hellas et Port-Blanc » (au-delà de Perros) Roc'hellas ! Il ne m'en faut pas plus, vous pensez bien, pour me saisir de lui et le hisser là-haut.

Or, ce vieux devin refusait tout abaissement. Dans une prédiction célèbre, avant de mourir, il appela son peuple au combat suprême. Le chant du « Barzas Breiz » qui lui est consacré commence par une incantation magnifique où le druide invoque ses dons divinatoires :

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle
Je chante sur le seuil de ma porte ;
Quand j'étais jeune je chantais déjà,
Devenu vieux, je chante encore... »

Mais laissez-moi le dire dans sa langue :

« Pa gwez an heol, pa goenv ar môr
Mé war kanan var treus ma dôr ;
Ma oann iaouank mé gané-fé,
Maz onn deut koz kanann ivé ».

Et pourtant il est dans la peine, car le prince étranger l'a enchaîné et lui a crevé les yeux. Alors, au moment de disparaître, le barde assigne les Bretons au combat de la revanche. Et voici qu'il « voit » de cet horizon de mer venir leur débarquement, celui de la Libération, sous le commandement du Cheval de Mer, « Ar Morvarc'h » – Tiens, voilà le Monstre ! Pendant toute la bataille il excitera le courage des siens :

« Dal'ch mat ta, dalc'h mat ta,
Morvarc'h !
Darc'h gand hé benn, darc'h mat ta,
darc'h ! »

« Tiens bon, tiens bon, Morvarc'h !
Frappe-le à la tête, frappe fort,
frappe ! »



Le sommet du Grand Rocher (84 m)
Tribune de Gwenc'hlan

Après la victoire, de sa tombe – mais il renaîtra, car il faut mourir trois fois ! Et Arthur aussi renaîtra ! – (et le monstre ?) il convie son peuple au festin de gloire.

Vraiment – et vous serez de mon avis – nul cadre ne convient mieux que notre baie à la charge du monstre marin, comme dit le chant « tellement que la grève tremble d'épouvante ! ».

J'ajoute cette observation curieuse que je trouve chez les hagiographes : saint Samson – l'un de nos plus grands saints – semble avoir été chargé en Haute-Bretagne de pourchasser l'enchanteur Merlin ; la même mission serait échue à Eflam en ce qui concerne Gwenc'hlan en Basse-Bretagne. Et il est vrai que plusieurs de ses « compagnons », saint Nérin, saint Karré, saint Kirio, occupèrent des collines proches considérées comme « druidiques ». Eflam, quant à lui, escalada le Ménez Bré lui-même. Sa chapelle, en Péderneq, possédait au XII^e siècle les terres « entourant et recouvrant entièrement la montagne » selon qu'il est dit dans les archives de l'abbaye de Bégard. Depuis il a été écarté par saint Hervé dont la chapelle couronne le Bré. Mais, voyez comme c'est étrange : lisez la légende d'Hervé, c'est aussi un barde aveugle comme Gwenc'hlan ! Etonnante fidélité aux sources, éternel recommencement de la cantilène... Et quand Luzel harcelait la vieille conteuse de Louargat pour qu'elle aille jusqu'au fond de sa mémoire, quelle image y trouvait-elle ? Celle d'un cheval sacré au sommet de la colline « Eur varc'hlan », un autre Morvarc'h... Fantômes, fantômes qui vous envoûtent, et ainsi de toute la Bretagne.

Inutile, au total, de prolonger les discussions : Gwenc'hlan peut être partout à la fois. Il n'a probablement vécu que dans la légende, nom symbolique qui, suivant le même processus de cristallisation que pour le roi Arthur, est devenu un

héros, un Homère porté par toute une région dont il assumait l'incertaine histoire.

Figurez-vous que, lorsque le nationalisme breton a voulu, au siècle dernier, retrouver ses anciennes racines, le celtisme païen est revenu à la mode et ont fleuri des **mouvements bardiques** où notre baie, une fois de plus, figura en bonne place. Parmi les bardes qui accoururent au Congrès panceltique de Saint-Brieuc (1867) à l'appel de Ch. de Gaulle (le grand-oncle) beaucoup venaient des environs, de Morlaix, Plounérin, Guerlesquin ; Luzel, « le Grand Barde », de Plouaret ; l'abbé Caris de Plestin, « barde du Ménez Bré » ; et, bien entendu, notre brave Cl. Rannou, sacré « barde du Roc'h Allaz » pour avoir publié un extravagant « Teutatès, discours de Fergusoc'h, chef des Druides, recueilli par Fittiloc'h bien avant la naissance de J.C. ! ... ». L'avènement de la 3^e République dispersera l'aimable confrérie et la « Roche du Meurtre » qu'ils auréolaient à l'envi d'évocations barbares finira par retrouver sa paix. En témoignage, vers 1890, une saynète de patronage célébra le triomphe de saint Eflam sauvant un enfant voué au sacrifice par l'Esprit de la pierre : Bel a pris la place de Teutatès, Marzin (Merlin en langue bretonne) celle de Gwenc'hlan ; le cadre aussi se banalise : il y a bien une grève, une source païenne exorcisée par le saint et consultée selon le rite du morceau de pain ; mais le Roc est devenu un dolmen. Bref, la tradition authentique a été sacrifiée à la bretonnerie la plus conventionnelle.

Est-ce pour cela qu'en 1933, c'est de nouveau au Roc'h Karlès qu'une nouvelle génération de druides tint à célébrer son Gorsedd ? Il faut croire que les convictions de part et d'autre avaient perdu de leur tranchant : les habitants y vinrent

comme à un pardon avec costumes de fêtes et bannières d'hermines, en toute bonne foi. (Ici se place la chanson bretonne de Ch. Rolland : Son Gouel Roc'h Karlès, sur feuille volante, 1933).

Oublions donc les agitations des temps présents. Le Grand Rocher n'est jamais plus grand que dans son face à face avec le vent et la mer. Gwenc'hlan Le Scouézec a bien défini l'impression de solennité que dégage une telle disposition topographique. Celle du Mont Saint-Michel de Brasparts en particulier, de la montagne de lumière perpétuellement assaillie par les ténèbres des marais. C'est déjà le cas du Ménez Hom ou de la Montagne de Locronan au-dessus de l'autre Lieue de Grève, celle de la ville d'Is, en Cornouaille. En Trégor, au fond de notre horizon, le Ménez Bré dessine la même figure avec ses lignes pures et la grâce insigne de sa source sommitale. Mais nous savons déjà que le Mont Saint-Michel de la Mer en est la réalisation si parfaite que toutes les époques l'ont salué comme la demeure privilégiée de l'Esprit. Le Roc'h Karlès, le Vieil Hyrglas, plus modeste bien sûr, a lui aussi beaucoup de caractère avec la mer battant son pied.

Il est resté tel quel, sans même une chapelle. Conservé dans sa sauvagerie première, il ne nous entraînera que plus aisément, irrésistiblement, vers la dernière de nos légendes, la plus ancienne de toutes au point de rappeler les ultimes convulsions géologiques, la grande ruée des eaux, les ruptures des digues, l'effondrement des Atlantes, le Déluge... C'est la légende de la **Cité Engloutie**.

Car elle est là aussi, disparue sous la Lieue de Grève. Une cité sans nom qui couvrait la baie jusqu'aux Triagoz et dont les paysans qui chargeaient le sable auraient de leur pelle heurté parfois les tours. Comme Is, elle fut punie par Dieu. Et pourtant, même noyée, elle ne voulait pas mourir : alors il prit le Grand Rocher et le jeta dessus.

Serait-ce donc la fin ? Dans ce monde enchanté où rien ne meurt vraiment, la cité – comme le dragon – survit, seulement ensorcelée, « Kelc'hiet ». Sous les pierres de son palais, le Roc'h Karlès, il paraît qu'en plaquant bien l'oreille on entend tinter ses cloches et les verres de ses banquets. Au fond des pièces pleines de trésors est suspendue la baguette de coudrier – « Ar wialenn wenn » – le sceptre de toute puissance. Si le Rocher (d'aventure) entr'ouvrirait à votre regard la splendeur de ses richesses – le temps seulement des douze coups de minuit – écoutez ce qu'il advint du jeune Perik Skoarn. Renseigné par le vieux mendiant du Yar, il osa se présenter au rendez-vous, décidé à ne pas flâner en route. Dès le premier coup sonnait au clocher de Saint-Michel, il s'élança dans la brèche, passa devant les chambres aux merveilles car à chacune un coup sonnait : au neuvième, il parvenait enfin à la grand'salle du sceptre ; il allait s'en emparer et devenir le maître du monde... Seulement, pour l'atteindre, il devait franchir un barrage de cent jeunes filles, plus belles les unes que les autres, une couronne de feuilles de chêne d'une main, de l'autre une coupe d'eau-de-vie. Avouez, Bretons de tous âges, et même auditeurs de tous pays, que devant tant d'ivresses promises à la fois, il y avait de quoi défaillir ! Perik n'entendit pas, il faut croire, les derniers coups : les jeunes filles devinrent pierres et le rocher se referma.

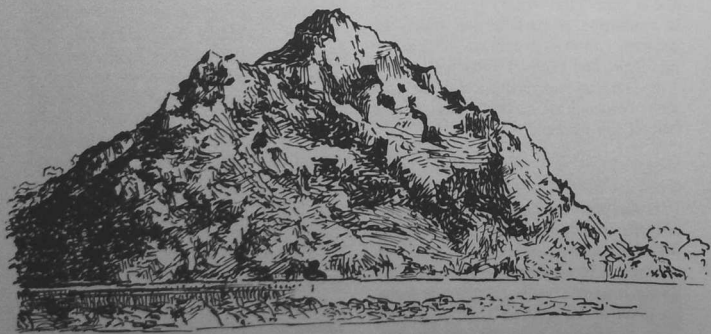
Luzel a entendu dire que Perik partage désormais le destin de la princesse qu'il y

délivra. A quoi j'ajouterais que, vu du sommet de la roche, quand la mer descend par les soirs calmes, le déroulement régulier des vagues ressemble à la traîne d'un cortège qui s'éloigne à regret vers l'horizon de la conque sonore comme une nef.

Un dicton affirme que lorsque la Cité reparaitra, ce sera la fin du monde. Et pourtant quelqu'un l'aurait vue flottant sur les eaux et aurait eu la chance d'en revenir. C'était un pêcheur de Saint-Michel qui, pour s'être attardé dans sa barque, fut surpris par la brume, erra toute la nuit dans la baie, accosta à une ville morte qu'il parcourut, l'aviron sur l'épaule, à la recherche d'un être vivant. Finalement, poussant une porte il se trouva devant un vieux couple assis sous la cheminée. Et le pêcheur de demander le chemin de son village. « Ah ! Saint-Michel ! dit l'homme. De mon temps les

gars de ce bourg étaient les plus forts au jeu du bras de fer ! » Comme il tendait le bras, le pêcheur qui avait surpris un léger signe de la vieille, n'avança que son aviron, que le vieillard brisa aussitôt comme un fêtu de paille. Le pêcheur n'attendit pas son reste ; il s'élança vers le port, retrouva sa barque, enfin reconnut le Grand Rocher éclairé par les premiers rayons du soleil, puis les maisons blanches de Saint-Michel. Mais quand il gravit la cale il eut peine à se faire reconnaître : son absence avait duré vingt-cinq ans !

La légende court toujours. Renan, le Trégorrois, l'a utilisée en préface à ses « Souvenirs d'enfance et de jeunesse », fortement contaminée, il est vrai, par la version cornouaillaise : « Il me semble souvent que j'ai au fond du cœur une ville d'Is qui sonne encore des cloches obstinées



*Le Grand Rocher (vu de face)
Le roc, cathédrale de la mer*

à convoquer aux offices sacrés des fidèles qui n'entendent plus. Parfois je m'arrête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations qui me paraissent venir de profondeurs infinies comme des voix d'un autre monde ».

Nous lui pardonnerons sa petite infidélité pour la beauté de la strophe. Et surtout parce qu'en intériorant la légende il définit bien l'âme bretonne qui encerle au fond de chacun de nous, comme des patries perdues, des villes d'Is impérissables.



Y. Cotty, il y a un siècle et demi, quittait Cl. Rannou sur ces mots : « Si j'avais été plus jeune je me serais fait un plaisir, un devoir même, de réunir toutes ces histoires en un recueil aussi complet que possible... une masse énorme d'histoires et de légendes qui finirent par se perdre entièrement dans la nuit des temps, si l'on ne prend la peine d'en faire un livre aussi amusant qu'instructif. Vous êtes jeunes, vous autres, et pourrez entreprendre cet utile ouvrage ».

J'ai voulu répondre à son souhait. Et je me suis laissé prendre au charme des récits et des chants qui ont accompagné les travaux de nos pères et bercé leur Traversée.



APPENDICE

La présente plaquette regroupe l'essentiel de diverses causeries organisées à l'intention des Plestinais et de leurs hôtes de passage par mes amis du Centre culturel. J'aurais pu m'effacer totalement derrière eux tant ils ont apporté d'agréments à ces veillées : MM. Boutouiller, Follorou, Leffray pour les images et le son ; pour les chansons en langue bretonne, Mmes Parcheminer et Biannic, et M. Gilbert Rolland, le petit-fils du barde. A tous un cordial merci.

Un premier tirage a été publié en 1985, grâce à la générosité de la municipalité et du Conseil général

des Côtes-du-Nord et surtout à la particulière sollicitude de M. Conan, directeur du Service des périmètres sensibles. Ce second tirage est réalisé par notre centre culturel, dans le cadre de sa campagne en faveur du relèvement de la croix de Mi-Lieue.



A l'intention de ceux qui voudraient dépasser le stade d'un propos léger, je précise ci-dessous la documentation dont je me suis servi ; elle est loin d'épuiser le sujet.



Pour la Lieue de Grève :

Baudouin de Maison Blanche, Recherches sur l'Armorique et les Armoriciens anciens et modernes, Mém. Acad. Celt., III, 1809 - Chev. de Fréminville, Antiquités de la Bretagne, Côtes-du-Nord, 1837 - Grégoire de Rostrenen, Dictionnaire, 1834, art. rocaille - J. Loth, Chrestomathie bretonne, 1890 - Hersart de la Villemarqué, Barzas Breiz, 1839, I, 109 - F.M. Luzel, Gwerziou Breiz Izel, I, 363, II, 189 - L. Le Guennec, Vieilles chansons bretonnes, Bull. archéol. du Finistère, 1922 - Th. Botrel, La Croix de Mi-Lieue, Contes du lit clos, 1900 - H. Raison du Cleuziou, Rev. de Bret. et de Vendée, 1858 - L. Tiercelin, Le sacrement de Judas, 1898 - P. Mael, La Roche qui tue, 1921 - Ch. Rolland, Son Gouel Roc'h Karlès, feuille volante, 1933 - Ch. Pérès, le pays de Plestin, manuscrit - J. Darsel, notes.

Pour les histoires de voleurs :

Cl. Rannou, Excentricité d'une petite rivière, 1836 ? - F.M. Luzel, Gwerziou, La Charlézenn, II, 75 ; En Basse-Bretagne, Rev. de Bret. et de Vendée, nov. 1865 - A. Le Braz, les saints bretons d'après la tradition populaire - Ann. de Bret., 1896-97 ; La légende de la Mort chez les Bretons Armoriciens, II, 5 ; Vieilles histoires du pays breton, La Charlézenn, 1931 - Y. Briand, Les routes au pays de Lannion au XVIII^e siècle, 1932

- Le Guennec, Nos vieux manoirs à légendes, 1936, 255 - P.Y. Sébillot, Le folklore de la Bret., 1968, II, 58 - F. Le Lay, Bilzig, 1963 - D. Giraudon, chansons de langue bretonne sur feuilles volantes, thèse, 1983.

Pour le dragon :

Ch. de la Monneraye, Essai sur l'histoire de l'architecture en Bret., XI^e-XII^e s., Mém. Assoc. Bret. 1849 - H. de la Villemarqué, Contes populaires des Anciens Bretons, Pêrédur, 1842, 292 - J. Bédier, Le Roman de Tristan et d'Yseut, réimpr. 1941, 33 - Chan. J. Raison du Cleuziou et R. Couffon, Le Dragon dans l'art et l'hagiographie bretonne, Mém. de la Sté d'Emul. des C.du.N., 1966.

Pour la période paléenne :

Gautier du Mottay, Répertoire archéologique du département des C.du.N., 1884, 308 - Hersart de la Villemarqué, les romans de la Table Ronde, 1860 - P. Paris, id., 1868, IV - H. d'Arbois de Jubainville, Cours de littérature celtique, 1884 - J. Loth, Les Mabinogion, 1913 - G. Dottin, Les littératures celtiques, L'épopée celtique, 1924 - E. Faral, La légende arthurienne, 1929 - L. Pape, Histoire de Bretagne de Delumeau, III, 1969 - P. Galliou, L'Armorique romaine, Le réseau routier, 1983.

Pour Gwenc'hlan :

H. de La Villemarqué, Barzas Breiz, La prédiction de Gwenc'hlan, I, 1 - F.M. Luzel, De l'authenticité des chants du Barzas Breiz, 1872 - A. Le Braz, Contes du soleil et de la Brume, Une cime sacrée, 1927 - H. Le Goff, Bégard, 1980 - R. Largillière, Gwenc'hlan, Ann. de Bret., 1926 : le dialogue entre Arthur et Gwenc'hlan, idem, 1929 - G. Le Menn, Du nouveau sur les prophéties de Gwenc'hlan, Mém. de la Sié d'Emul. des C.du.N., 1983 - Saint Efflam, pièce en 5 actes, St-Brieuc, 1909.

Pour Saint Efflam :

A. Le Grand, Vie des Saints de la Bretagne Armorique, 1636, rééd. 1901 - Dom Lobineau, Les vies des Saints de Bretagne, 1725, 86 - A. de La Borderie, Saint Efflam, Ann. de Bret., 1892 - H. de La Villemarqué, Barzas Breiz, II, 329 - F.M. Luzel, Zant Efflam, fonds Luzel, Biblioth. Municip. de Rennes - A. Le Braz, Les Saints bretons d'après la tradition populaire, Ann. de Bret., 1896, 97 - R.

Largillière, thèse manuscrit, Fac. des Lettres de Rennes : Six saints de la région de Plestin, Mém. Sié d'Emul. des C.du.N., 1922 - E. Poignant, Antiquités historiques et monumentales, 1820 - E. du Laurens de la Barre, Efflam et Enora, légende bretonne, Rev. de Bret. et de Vend., 1879, 376.

Pour le prieuré de Roc'h Hyrglas :

Dom Morice, Preuves, I, 460 - Y. Froidevaux, Le Mt Saint-Michel, 1969 - M. Baudot, Culte de saint Michel, 1971 - R. Largillière, Le Prieuré du Roc'h Hyrglas, Mém. Sié d'Emul. des C.du.N., 1923.

Pour la Cité engloutie :

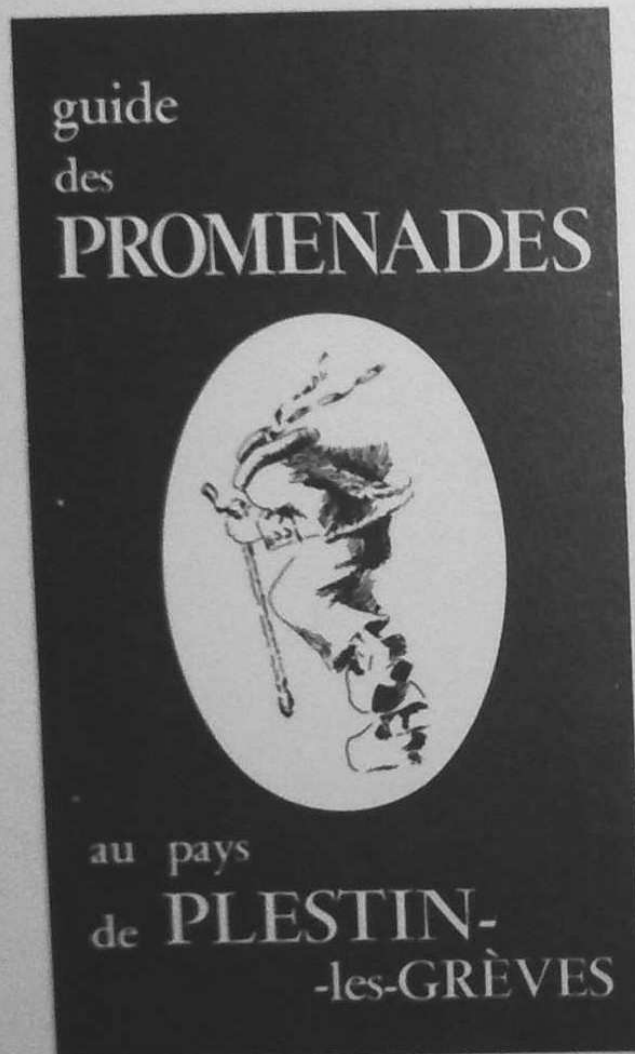
G. le Scouézec, Le guide de la Bretagne mystérieuse, 1976 - E. Souvestre, Le foyer breton, II, append., 1858 - F.M. Luzel, En Basse Bretagne, Rev. de Bret. et de Vendée, 1865, 1866 - F. Cadic, Contes et légendes de Bretagne, I, La Ville Morte (d'après L. Le Guennec) - E. Renan, Souvenirs d'enfance et de jeunesse, préface, 1883.

Je me suis spécialement intéressé
à la Lieue de Grève
en souvenir de mon père, Efflam Lucas,
disparu en mer (1915).

Table des matières

Evènements guerriers	p. 6
La route du sable	p. 8
Histoires de voleurs	p. 11
Saint Efflam et les autres	p. 16
Gwenc'hlan et les siens	p. 22
La cité engloutie	p. 25
Appendice	p. 29

Pour bien connaître le Pays de Plestin
UN OUVRAGE INDISPENSABLE



Ce livre est édité par le Centre Culturel de Plestin
En vente dans les librairies, syndicats d'initiative et maisons de la presse

- Le Centre Culturel de Plestin-les-Grèves a son siège à la mairie de Plestin.
- Pour tous renseignements et pour participer aux activités des sections Littérature - Histoire - Archéologie - Langue bretonne (3 niveaux d'étude) - Musique celtique - Minéralogie et Ornithologie,
s'adresser à Ti an Oll, tél. 96.35.06.28 à Plestin-les-Grèves.

